

GARI ROUDERG

LA RDA.

PETER

ET MOI



ROMAN

Gari Kouderc

La RDA, Peter et moi

© Gari Kouderc, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5172-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La biographie

Je n'aime pas sortir, prendre l'air ou me promener. Je ne sais pas quoi faire de mon corps à l'extérieur. Alors je reste chez moi et je travaille. Je peins.

Peter Wolf - 1990

Petra ôta ses lunettes.

— Vous pensez vraiment que c'est une bonne entrée en matière ?

Son accent allemand vous cognait l'oreille.

— Enfin, vous pensez qu'un type qui dit qu'il préfère rester chez lui ça donne envie de lire sa biographie ?

Philippe ne répondit pas. Décidément cette bonne femme était à la hauteur de sa réputation. Dans le métier on n'aimait pas vraiment Petra et pas grand monde ne comprenait son couple avec Peter. La simple évocation de son nom suscitait des remarques des plus sévères aux plus dégueulasses. On disait que c'était une diva, une chieuse, une vraie emmerdeuse, on la traitait aussi de frigide ou de comptable, ça dépendait. Philippe avait même entendu castratrice juste avant de partir. On disait aussi qu'elle entretenait habilement les névroses de Peter pour le garder près d'elle. C'était à se demander comment ce type, Peter Wolf, l'artiste libertaire à la vision géniale, avait pu devenir au fil du temps cette chose soumise, le *chien-chien* de sa femme. C'était épouvantablement triste et c'était bien sûr de sa faute à elle.

Philippe avait fait le voyage depuis Paris et rien ne se passait comme prévu. Il était là, planté devant elle avec ses deux paquets dans les bras. Elle lui avait donné rendez-vous dans sa grande maison teutonne sur une des rives du Main. Lui s'était pointé en bon éditeur avec les deux versions de son manuscrit, l'une en français et l'autre en allemand. Il n'avait pas osé les poser sur la table, il n'avait pas osé s'asseoir non plus. Il n'avait rien osé d'ailleurs, Petra avait rendu

l'air irrespirable en un rien de temps. Aucune blague n'avait survécu... Un vrai fiasco.

Philippe tendit maladroitement l'autre enveloppe en papier kraft.

— Tenez Petra, voulez-vous la version allemande de votre biographie ?

Petra lisait et Philippe jetait des coups d'œil vers la porte du salon. Il appelait de tous ses vœux l'arrivée de Peter. Il avait tant de fois imaginé lui serrer la main, lui parler... Mais Peter ne venait pas. Il n'y avait qu'elle pour l'instant.

Elle prit l'autre version et se rapprocha de la cheminée. L'exercice était délicat, lire et commenter devant l'auteur. Elle eut un léger sourire en parcourant les trois lignes d'introduction. Elle reconnaissait ces mots, même traduits : *Je n'aime pas sortir... Je ne sais pas quoi faire de mon corps... Je peins.*

Petra ôta ses lunettes et répéta sa question

— Vous pensez vraiment que c'est une bonne entrée en matière ?

Puis elle baissa la tête sur le manuscrit et continua à voix haute : « *Chapitre premier.* » Elle comparait les deux versions en marmonnant en allemand. Rien qu'à son ton, Philippe comprit que ce n'était pas joyeux.

L'Homme est un Type Bien mais Der Mensch Verlaesst die Erde. C'est ce qui est marqué en lettres capitales, grises et irrégulières sur le mur qui borde le parking de la gare de Wiesbaden. Petra Von Hellermann voit cette phrase tous les matins et se gare sur les places arbitrairement délimitées par la longueur du graffiti.

Elle dut relire deux fois ce passage pour comprendre quelque chose. Ça commençait mal. D'emblée ça laissait sur le bord de la route ceux qui ne connaissaient pas leur triptyque du parking *Gare à toit*. Elle ne tournait pas la page et revenait sans cesse vers les premières lignes. Philippe était inquiet. Il respira de soulagement quand elle reprit la lecture.

Mais la page était à peine tournée qu'elle était déjà en proie à l'agacement. Si elle-même ne comprenait rien à sa propre biographie ça n'augurait rien de bon.

C'était tordu, confus, alambiqué. On lui avait pourtant assuré que c'était un projet grand public.

Tous les jours de la semaine, à 7 h 15, Petra quitte Biebrich, un quartier tranquille au bord du Main.

Ça c'était bon, elle vivait bien à Biebrich à cette époque-là déjà, et c'était effectivement un quartier tranquille.

...et elle monte dans le train de 7 h 29 pour Mayence. Depuis peu de temps, Petra partage sa vie avec Peter Wolf, jeune artiste dissident et passionné ayant récemment fui le régime de l'Allemagne de l'Est...

On y était, c'était l'arrivée de Peter dans le décor. Elle lut avec curiosité son entrée en scène : passionné, révolté politique... Dès sa première apparition Peter remportait déjà la mise. Elle ne pouvait pas rivaliser. Il avait la fougue créatrice et elle... Est-ce que c'était mentionné qu'à l'époque elle était déjà une artiste, elle aussi ? Pas encore. Elle revint vers les premières lignes pour vérifier. Elle avait eu droit à un petit paragraphe où personne n'allait rien comprendre, des descriptions sèches : « elle voit », « elle gare », « elle monte dans son train-train ouest-allemand ». C'était mauvais.

Petra leva les yeux vers Philippe, un grand costaud bien taillé avec une tête d'oiseau. Une biographie... L'idée ne l'avait jamais emballée. Elle s'était tout de suite opposée au projet : pas de névroses narcissiques particulières à apaiser, tout allait bien merci. Elle avait catégoriquement refusé qu'on vienne fouiller dans leur vie. Et puis elle s'était laissée convaincre par Degreef, leur agent à Berlin. Légalement il était impossible d'interdire la publication alors autant s'y associer pour limiter les dégâts. Et puis on lui avait dit tout le monde à Paris trouvait absolument génial la perspective d'une monographie, d'une « biographie d'artiste » du couple allemand. Et ça, Philippe n'avait de cesse de le lui répéter, au téléphone. Là aussi, il l'avait répété au moins quatre fois, qu'il fallait faire miroir, de l'histoire en miroir ou quelque chose comme ça.

— Un livre d'art, un livre rare, à votre image !

Petra resta en silence.

— C'est une première mouture vous savez...

— Une mouture, c'est-à-dire ?

Malgré plusieurs années passées en France, certaines expressions demeuraient toujours un peu floues pour elle.

— Mais peut-être que c'est mal traduit, parce que la version française est percutante vous savez, assura Philippe.

— Mais c'est la version française que je lis ! Ce lieu que vous décrivez, le parking, c'est le triptyque Gare à toit, celui qui est au MoMA de Bilbao. C'est bien ça ?

Philippe lui répondit avec un large sourire, ravi qu'elle reconnaisse la référence.

— Oui, c'est exactement ça.

Petra poursuivait sa lecture, rapidement, à voix haute.

Nous sommes en 1990, à l'apogée de la carrière d'un couple de plasticiens. Leur œuvre commune va écrire le parcours atypique de ces deux artistes symboles des unions-désunions de l'Allemagne. Peter, l'homme de l'Est, artiste entier et passionné dont la portée créatrice emportera tout sur son passage et Petra, femme de l'Ouest, technicienne et gardienne du temple, vecteur indispensable de leur œuvre.

— Ah... Un vecteur, c'est quoi ? C'est comme un interrupteur ? Un vecteur, *wie Vektor* ?

— Alors euh... C'est une métaphore pour dire que vous êtes le pont indispensable, que vous êtes l'élément ultime et essentiel de transmission, vous voyez le sens ?

Philippe transpirait, il commençait à cerner ce qui la contrariait.

— Oui je vois bien, dit-elle. Je vois bien.

Elle ne faisait aucun effort pour adoucir son accent. Elle le savait très dur, à la limite de la caricature et ça lui plaisait. La seule perspective de donner un peu de mal à ce type lui semblait être de bonne guerre. Ce français qui ne faisait même pas l'effort de s'exprimer dans une autre langue que la sienne.

D'un geste rapide elle attrapa un châle qui traînait près du fauteuil pour le mettre sur ses épaules et elle secoua du pied une bûche qui dépassait pour raviver le feu. Philippe essayait de sourire malgré tout. Il avait tellement hâte de LE croiser ! Chaque objet dans la pièce lui en disait un peu plus sur Peter. « Il a touché ce fauteuil, il s'est assis sur ce canapé, il ouvre cette porte pour aller se promener dans ce jardin que je vois là, sous mes yeux ! Et moi je suis là, au milieu de tout ça ! »

Malgré sa frustration, Philippe surjouait maladroitement son rôle, tout emporté qu'il était de se trouver dans l'intimité de Peter. Il se mouvait avec une aisance qu'il se découvrait. Petra le regardait aller et venir dans la pièce. En plus de ses chaussures trop vernies, il arborait une petite barbe de trois jours et la quarantaine trop confiante : ce type avait tout pour l'agacer.

— Petra, croyez-moi. Nous allons faire un texte à plusieurs niveaux de lecture, un pour les initiés, et un autre plus... Grand public ! Un peu ce qu'on a fait avec Bansky vous voyez ? Vous avez remarqué toutes les références à vos travaux dès les premières lignes ?

Petra hocha la tête, oui elle avait vu oui. Même elle, elle avait du mal à suivre... Non mais c'est grotesque, *groteske* ! Pensait-elle. *Auf die Schilche Kommen, L'homme est un type bien, Le train de 7 h 29, Le parking*, tout ça était lourd et inutile à ses yeux.

— Je n'ai jamais aimé la surenchère de références. Vous voyez ? Je n'en vois pas l'intérêt. C'est prétentieux. D'ailleurs, comment saurez-vous que ça fonctionne, enfin, que les gens comprennent vraiment tout le premier paragraphe ?

— Faites-moi confiance, les biographies d'artistes c'est ma spécialité. Vous avez vu le travail que nous avons fait sur Von Tute, Régis Fontenay ou Roman Hazer ? Et celle de Ramon Czetov ? Croyez-moi... Il faut une narration miroir,

déconcertante, voyez-vous, il faut bousculer le verbe à l'image de l'œuvre, pour justement... La démystifier ! Vous avez vu le travail que nous avons fait sur Banksy ? Qu'en pense Peter ?

— *Peter denkt genau das gleiche*, dit-elle à voix basse.

Il avait dit quoi déjà ? « Bousculer le verbe en miroir de l'œuvre ». Ça voulait dire quoi *bousculer le verbe*... Dézinguer la syntaxe, réinventer la roue ?

Elle pensait à Banksy. Ils avaient vraiment publié la biographie de Banksy. Ces maudits français n'avaient peur de rien... Elle faillit en sourire.

— Vous avez fait très fort avec Banksy...

— Oui, dit-il, c'est notre best-seller !

Ce qu'elle venait d'entendre la laissait sincèrement surprise. Mais au-delà de la blague c'était inquiétant. S'ils avaient pu écrire deux-cent cinquante pages sur la vie d'un type dont l'identité avait toujours été un secret, alors ces gars étaient capables de tout, du meilleur comme du pire.

Elle jeta un œil par la fenêtre. Les bords du Main étaient trop glissants et peu de gens se risquaient à la balade. Petra remonta son châle et reposa ses yeux sur la *mouture* en hochant la tête. Elle retira définitivement ses lunettes.

— Je ne me reconnais pas. 7 h 15 ceci, 7 h 29 cela....

— Mais c'est bien vous non ?

— Non, pas vraiment. Ça parle de mon travail mais je ne vois pas le « miroir de ma vie » là-dedans. Il faudrait peut-être faire plus simple, vous ne pensez pas ?

— Ah. Je suis étonné... Pourtant c'est ce qui se dégageait de nos entretiens.

— Nos entretiens ? Philippe, on s'est parlé au téléphone trois fois !

— Euh non Petra, il me semble qu'on s'est parlé bien plus que ça. Peut-être que je le tiens de Peter...

— Peter ? J'aimerais bien savoir quand il a bien pu vous dire ça.

Il le tient de Peter ! Les bras lui en tombaient.

Elle en avait assez de lui, de Bansky et de cette histoire de biographie. Elle se leva pour les sociabilités de fin d'entrevue, « Merci d'être venu jusqu'à nous, j'ai plusieurs rendez-vous, etcétera ». Et elle regarda sa montre.

Philippe n'avait aucune envie de partir, il faisait mine de rien. Mais Petra avait l'habitude de ces types-là. Derrière son air glacial elle avait l'art de vous donner congé tout en douceur. Elle en devenait presque aimable tant elle vous témoignait toute sa reconnaissance à l'idée d'être laissée tranquille. Elle lui tendit son manteau et l'aiguilla doucement le long du couloir. Le temps qu'il s'en rende compte c'était trop tard, l'heure de son départ avait sonné. Mais Philippe freinait des quatre fers et tendait l'oreille à l'affût du moindre bruit. Il se tordait littéralement le cou en espérant Peter derrière chaque entrebâillement de porte. Mais plus il avançait dans ce couloir et plus ses chances de le croiser s'amenuisaient dramatiquement. Il avait beau ralentir pour prolonger le moment, poser des questions inutiles, rien n'arrêtait la pression de la main de Petra sur son dos.

Non, il ne pouvait pas partir sans le voir. Il y alla franco :

— Je ne peux pas vous quitter sans saluer Peter !

— Peter est dans l'atelier, dit-elle d'une voix autoritaire, avec son accent bien trempé.

— Ses phobies, encore ses phobies, n'est-ce pas ?

— *Ja, Genau.* Il ne veut voir personne.

Philippe la regardait avec émerveillement :

— Quel couple vous faites, quelle chance vous avez...

— C'est ça, dit Petra, nous avons de la chance.

— Oui bien sûr. Mais je pensais quelle chance vous avez de vivre avec un tel génie !

Petra ouvrit la porte d'entrée d'un geste sûr. Elle lui dit un *Au revoir Monsieur et à très vite*, sec et efficace.

Avec ses mocassins glacés dans la neige Philippe ne s'attarda pas longtemps avant de grimper dans la berline bleue qui l'attendait. Petra prit soin d'attendre